HAL
open science

# Entretien avec Romain Descendre, réalisé par Eni Puccinelli Orlandi

Romain Descendre, Eni Puccinelli Orlandi

**To cite this version:**

Romain Descendre, Eni Puccinelli Orlandi. Entretien avec Romain Descendre, réalisé par Eni Puccinelli Orlandi. Entremeios : revista de estudos do discurso, 2015, 10 (jan/jun 2015), pp.109-114. halshs-01264990

**HAL Id: halshs-01264990**

**https://shs.hal.science/halshs-01264990v1**

Submitted on 25 Apr 2016

**HAL** is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

# ENTREVISTA COM ROMAIN DESCENDRE

da École Normale Supérieure (ENS-Lyon)

Realizada em 16/10/2014 por
**ENI PUCCINELLI ORLANDI**

Programa de Pós-Graduação em Ciências da Linguagem
Universidade do Vale do Sapucaí

## Sobre o autor

O professor R. Descendre faz parte de um grupo de professores que, liderados por J.-C. Zancarini, inicialmente na ENS de Fontenay-Saint-Cloud, atualmente na ENS de Lyon, estabeleceram as bases do que se chama *Filologia Política*. Na realidade tanto o professor Zancarini como seus colegas têm como centro de atenção, e difusão, pesquisas sobre a produção intelectual da Itália, e os estudos políticos do que aí se dá, na Idade Média, com especial atenção aos séculos XV e XVI e posteriores. O que segue explicitará isto de forma mais abrangente e explicativa. Nosso interesse em trazer ao público esta entrevista está em mostrar, assim, não só a Filologia Política, em suas características, enquanto conhecimento que liga linguagem e política, mas também em tornar visível o que se passa com a inteligência, principalmente na Itália, no momento em que se desenvolve, do lado de cá do Atlântico, o acontecimento das Descobertas, com reflexos diferentes de um lado e de outro do mundo, o chamado velho e o novo. Neste momento, como poder-se-á ver, a Itália terá uma posição particular em relação a este acontecimento e seus modos de produzir teorias. Eni P. Orlandi.

## Entrevista

**Eni Orlandi (E.O.)**: *Comment votre groupe de recherche en Philologie Politique s'est-il formé?*

**Romain Descendre (R.D.)**: Il trouve son origine dans le CERPPI, le Centre de recherches sur la pensée politique italienne fondé par Jean-Claude Zancarini, Alessandro Fontana et Jean-Louis Fournel au début des années 1990 à l'Ecole normale supérieure de Fontenay-Saint-Cloud. Dans le séminaire du CERPPI, qui avait lieu toute l'année, à peu près une fois par mois, étaient présentés des travaux en cours, le plus souvent collectifs, portant sur la pensée politique et l'historiographie italiennes, du Moyen Âge à l'époque contemporaine, l'accent étant mis plus particulièrement sur Florence entre la fin du XV$^{e}$ et début du XVI$^{e}$ siècle. Les séances étaient très animées, à la fois joyeuses et studieuses. Pour ma part j'étais simple étudiant à l'époque et j'ai ensuite fait partie des premiers doctorants rattachés au CERPPI. À partir de 2000, le séminaire s'est arrêté, en raison du déménagement de l'ENS de Fontenay-aux-Roses (près de Paris) et de sa nouvelle installation à Lyon. Par ailleurs dans les années 2000 les réformes de restructuration de la recherche en France ont notamment consisté à faire fusionner des centres de recherche

jugés trop petits. Le CERPPI s'est donc fondu dans un nouveau Laboratoire, 'Triangle', beaucoup plus gros, réunissant toutes sortes de chercheurs et de groupes, ayant des horizons pluridisciplinaires mais travaillant tous sur des questions politiques. Le laboratoire a ainsi été placé à la fois sous la tutelle du CNRS (Centre national de la recherche scientifique) et de plusieurs établissements d'enseignement supérieur, mais rattaché principalement à l'ENS de Lyon, et Jean-Claude Zancarini a rapidement été choisi pour en assurer la direction (jusqu'en 2012). Si le CERPPI n'existe plus en tant que tel, le groupe qui le constituait, et surtout son esprit et les méthodologies développées en son sein se sont en revanche développées et ont « fait des petits ». Ce sont d'abord ces méthodologies de lecture des textes que l'on peut appeler la « philologie politique », une expression forgée par Jean-Claude Zancarini pour rendre compte de la spécificité des travaux qu'il menait conjointement avec Jean-Louis Fournel, et reprise par l'ensemble du groupe, consisté par un ensemble soudé d'enseignants-chercheurs et de doctorants.

**E.O.**: *À partir de quel genre de questions êtes-vous arrivés à ce que vous nommez Philologie Politique?*

**R.D.**: À l'époque du séminaire du CERPPI, l'un des premiers objectifs de Fournel et Zancarini était de faire passer en France, à partir d'un gros travail de traductions et d'édition françaises de textes italiens, des sources fondamentales de la pensée politique moderne, en particulier Girolamo Savonarola et Francesco Guicciardini, dont une meilleure connaissance allait notamment permettre une nouvelle mise en perspective de la figure et de la pensée de Machiavel. En France – et pas seulement en France d'ailleurs – trop souvent l'œuvre de Machiavel était abordée comme celle d'un philosophe politique parmi d'autres, dialoguant avec les grands auteurs de la tradition. Une image qui paradoxalement le rend tout à la fois désincarné, scandaleux et pour tout dire peu compréhensible. Les fondateurs du CERPPI voulaient à l'inverse le replacer dans la conjoncture qui était la sienne, en rapport étroit avec ses activités politiques et son rôle effectif au cœur de l'administration de la république florentine, non pas pour banaliser sa pensée mais pour mieux en comprendre les ressorts. L'une des premières choses qui apparaissait était d'ailleurs que des concepts fondamentaux de la pensée machiavélienne – comme la *« necessità »*, ou le *« straordinario »* – étaient directement ancrés dans l'état d'urgence, à la fois généralisé et durable, propre au moment des Guerres d'Italie qui s'étaient déclarées en 1494 et allaient se poursuivre de façon presque ininterrompue jusque dans les années 1530. Mais Jean-Claude Zancarini serait bien mieux placé que moi pour indiquer précisément les questions qui l'ont conduit à forger la proposition méthodologique de la philologie politique. Il l'a fait, d'ailleurs, dans un article de notre revue *Laboratoire italien*, dans le cadre d'un numéro consacré justement au thème « Philologie et politique » [« Une philologie politique », *Laboratoire italien. Politique et société*, 7, 2007, http://laboratoireitalien.revues.org/132]. Ce que je peux dire sans risquer de trahir sa pensée, c'est que la pratique de la traduction des grands textes de la pensée politique italienne, et la réflexion sur la langue dont cette pratique est inséparable, ont canalisé bon nombre des questions qui ont conduit à cette proposition. Notamment parce que la traduction, si elle est réfléchie et envisagée comme un véritable travail d'interprétation, vous oblige à porter une attention systématique et soutenue à toutes les nuances sémantiques et lexicales de la langue d'un texte.

**E.O.**: *Quelle est la caractéristique théorique fondamentale de la Philologie Politique et quel est l'objectif des analyses?*

**R. D.**: Lorsque vous vous rendez compte que des mots à la fois communs et centraux dans l'outillage conceptuel de la modernité politique, déjà omniprésents dans les textes italiens du XVIe siècle, ont non seulement des significations souvent différentes de celles qu'elles ont aujourd'hui, mais qu'elles sont même caractérisées par une amplitude sémantique particulièrement large, vous êtes conduit à proposer une histoire des idées qui s'éloigne des modèles habituels, du moins dès lors que vous considérez qu'on ne peut pas déconnecter ces idées du lexique et des usages linguistiques au moyen desquels ces idées ont été présentées. Une histoire des idées qui porte moins sur des grands concepts qui évolueraient ou se substitueraient les uns aux autres au fil du temps, que sur l'interaction entre signification et événementialité, entre le sens des mots et la conjoncture historique et politique dont ils sont inséparables. Mais je ne sais pas dans quelle mesure on pourrait parler d'une « caractéristique théorique fondamentale » de la philologie politique, précisément parce qu'on ne donne pas ce nom à une théorie mais à une pratique de travail. La théorie peut venir après, en quelque sorte, dans la mesure où cette pratique produit, pour le coup, des effets théoriques. Ainsi, du côté de l'histoire de la pensée et des textes, on s'opposera toujours aux systématisations consistant à « solliciter les textes », comme disait Antonio Gramsci, c'est-à-dire à en forcer le sens pour les rendre plus cohérents qu'ils ne le sont, à lisser et stabiliser leurs concepts pour qu'ils apparaissent comme de belles machines bien huilées ; à l'inverse, on fait le choix de toujours rendre compte de la complexité, voire, parfois, des contradictions, qui sont propres à toute pensée et qui, bien souvent, sont directement liées à la langue elle-même, surtout lorsque celle-ci est « jeune », encore en cours de formation, comme c'était le cas de la langue de la politique dans l'Italie des XVe et XVIe siècles, une jeune langue « vulgaire » qui avait pris son autonomie par rapport au latin administratif et juridique des chancelleries.

Un exemple éclairant, qui montre d'ailleurs en quoi ce travail s'ancre aussi dans une pratique de traducteurs : le mot « *stato* » chez Machiavel (et, plus largement, dans l'ensemble de la pensée politique et historiographique italienne du premier âge moderne) a une extension sémantique très importante, qui conduit habituellement à ce que 1) les traducteurs le traduisent avec des mots différents selon les occurrences, et à ce que 2) les spécialistes de philosophie choisissent entre les deux termes d'une seule alternative : soit a) Machiavel est un théoricien de l'État (comme si son *stato* était assimilable à ce qu'on appelle communément l'État moderne), soit b) sa pensée du *stato* n'est aucunement une pensée de l'État (mais, par exemple, une pensée du pouvoir personnel du prince). De notre côté, nous nous attachons à sortir entièrement d'une telle alternative, pour aller voir de près, jusqu'au bout et de façon systématique, toutes les occurrences et toutes les acceptions du terme, et à rendre compte du panorama autrement plus complexe (et plus intéressant !) qui en découle. Il en résulte une histoire différente de l'idée même d'État, prise pour ainsi dire sur le vif, au moment de sa formation, avant toute thématisation visant à figer le sens du mot. J'en viens donc à l'autre point de vue de ce travail, non pas tant du côté des textes que du côté de la langue : une de ses caractéristiques théoriques fondamentales consiste à dire qu'on ne peut pas faire de l'histoire des idées ou de la

pensée sans prendre en considération la dimension vivante des mots ; on refuse une histoire des idées qui laisserait croire que ces idées existent en dehors, et indépendamment, des acceptions et des usages toujours singuliers des mots, précisément parce que ceux-ci vivent et n'ont donc pas toujours les mêmes significations, non seulement d'un texte à l'autre, ou d'une époque à l'autre, mais y compris à l'intérieur d'un seul et même texte. Pour ma part, sur cette question, je revendique pleinement une position qu'on peut définir comme nominaliste ; non pas du tout parce que je dénierais aux idées toute « réalité » ou efficace, mais parce que cette réalité et cette efficace n'existent pas en dehors d'un rapport signifiant/signifié toujours en situation et jamais figé.

**E. O.**: *Quelle est la place que vous accordez aux sciences du langage dans vos analyses?*

**R.D.**: Est-ce que des pratiques comme la philologie, l'analyse littéraire, la critique textuelle ou la critique des sources font partie des sciences du langage ? Si oui – et pour ma part je dirais : oui, bien sûr – alors cette place est évidemment très importante. Mais je dirais surtout que ce n'est pas un hasard si notre approche s'est développée dans un milieu d'italianistes : nous sommes d'abord et avant tout redevables de la forte tradition philologique qui domine les lettres italiennes depuis très longtemps (on pourrait presque dire depuis toujours ! ou du moins depuis les XIVe-XVe siècles, avec Pétrarque et Lorenzo Valla), une tradition qui reste encore très vivante chez les universitaires italiens aujourd'hui. En ce sens, nous serions beaucoup plus proches des études linguistiques italiennes (marquées par la philologie romane et une approche très historique) que du modèle français (longtemps dominé par le structuralisme). Cela dit, nous ne sommes pas du tout des philologues au sens strict, c'est-à-dire des experts de linguistique historique, de paléographie ou de l'ensemble des méthodes textuelles qui auraient pour visée principale d'établir des textes les plus authentiques possibles. Nous entendons le mot philologie au sens large et nous héritons surtout d'une démarche visant à restituer aux idées et aux textes toute leur historicité, à partir d'un travail d'analyse aussi minutieux qui possible, lent et patient. (La « lecture lente » dont parlait déjà Nietzsche, dans la préface d'*Aurore*, ce fondateur d'une démarche « généalogique » dont on ne remarque pas souvent qu'elle devait une partie de sa nouveauté au transfert d'un certain esprit philologique au domaine de la philosophie morale.

Cette lecture lente est d'ailleurs aujourd'hui facilitée et rendue moins lente par les outils informatiques, la numérisation des textes et le développement des humanités numériques : autant d'outils qui permettent de l'étendre et d'en amplifier les capacités d'analyse, mais qui n'en dénaturent pas l'esprit. Plus largement, je crois que d'autres aspects des sciences du langage, et notamment certaines de ses branches – la lignée Meillet-Benvéniste, la sémantique ou encore l'analyse des discours –, jouent peut-être un rôle dans notre approche des phénomènes de langue, mais un rôle surtout indirect et inconscient. En ce qui me concerne, je pourrais aussi qualifier mon travail en termes de sémantique historique, y compris en relation avec l'un des textes fondateurs de cette discipline (bien qu'il soit très ancien !), l'*Essai de sémantique* de Michel Bréal. Autant je me sens parfaitement étranger à la dimension psychologique de ses explications des phénomènes de langue, autant je me sens très proche des descriptions qu'il est amené à en faire,

notamment pour tout ce qui concerne la polysémie et la production de significations nouvelles. Il ne s'agit pas du tout d'une influence (je ne l'ai d'ailleurs lu que très tardivement), mais bien plutôt d'une reconnaissance, après coup, de ce dont on a hérité sans forcément en être conscient. Notre façon de faire de l'histoire de la pensée doit donc sans doute plus qu'on ne le sait nous-mêmes aux façons d'aborder les phénomènes de langue d'une partie des sciences du langage au siècle dernier ; la vie des mots et du lexique, c'était précisément de cela dont Bréal parlait.

**E.O.**: *Quel est ton but principal avec tes recherches dans ce champ de connaissance?*

**R.D.**: La question est périlleuse : on risque de reconstruire des logiques et des objectifs clairs et cohérents alors que les processus de recherches sont au moins tout autant déterminés, je crois, par des hasards, des rencontres, des aléas, des tâtonnements. Plus que de ce qui serait mon but, je peux parler de ce qui m'intéresse : comprendre d'où viennent, et ce que recouvrent, les catégories de la politique qui sont encore les nôtres aujourd'hui, et qui sont à la base de l'ordre régissant nos communautés. Cela ne veut pas dire seulement trouver une origine, et donc essayer de reconnaître dans un ailleurs et dans un avant du déjà connu, mais aussi voir et prendre connaissance de ce qui, aujourd'hui, n'est plus nôtre, nous est devenu inconnu car parfaitement différent. J'ai d'abord eu une formation philosophique, et il m'est apparu rapidement que du point de vue de cet intérêt pour les catégorisations et l'ordonnancement conceptuel du monde politique, l'histoire de la philosophie était paradoxalement assez limitée ; une approche mêlant l'étude de la langue et l'histoire m'a paru à la fois plus vivante, plus pertinente et plus productive pour aborder des objets qui pourtant sont traditionnellement considérés comme des objets propres à la philosophie politique. La plupart du temps, l'histoire de la philosophie nous dit ce qu'ont pensé les grands philosophes, la façon dont ils se sont lus les uns les autres, les dialogues et les débats qu'ils ont eu entre eux et la façon dont ils ont, eux, repensé ou forgé ex-nihilo des concepts forts ; par ailleurs, cette histoire de la philosophie raisonne le plus souvent en termes de grands conflits entre doctrines, écoles de pensée etc. Elle ne nous dit pas – ou plutôt elle ne dit qu'à la marge – quelle a été la signification, la place, l'évolution et l'histoire de notions aussi centrales que la cité ou la république, l'État ou le peuple, la citoyenneté, le territoire, la nation, le monde etc., qui sont loin d'être le seul patrimoine des philosophe et qui le plus souvent ont élaborées et utilisées sans eux.

Dans ce but, d'autres formes d'histoire intellectuelle laissent une plus grande place à la langue et touchent au plus près l'histoire des significations. C'est le cas notamment de l'histoire du droit. Précisément parce que le droit (longtemps inséparable de la théologie et de la morale) est d'une part resté, au Moyen Âge et encore au début de l'époque moderne, la principale source linguistique et conceptuelle de la pensée politique ; d'autre part parce que le droit s'apprenait, se transmettait et se théorisait comme une science de l'interprétation. Interprétation des mots du droit d'abord (dans le grand corpus du droit romain, le *Corpus iuris civilis*, à la toute fin du *Digeste* on trouve même un chapitre important qui est susceptible d'intéresser les sémanticiens, intitulé précisément *« De verborum significatione »*) ; interprétation des textes du corpus ensuite, pour les adapter aux réalités nouvelles (c'était le travail des professeurs de droit dans l'Italie du bas Moyen Âge, à travers ce qu'on a appelé la « glose » et le « commentaire »). Accorder une grande

attention à l'histoire du droit quand on prétend faire de la philologie politique s'impose y compris pour comprendre comment et dans quelle mesure la langue moderne de la politique s'en sépare ou s'en éloigne. Ce qui rend Machiavel si spécifique et si moderne, c'est le fait qu'il théorise la politique en greffant sur la langue du droit celle de la guerre, des conflits militaires et civils, qu'il n'invente pas mais dont il hérite notamment par le biais des textes d'histoire, tant ceux de l'Antiquité que du Moyen Âge.

Donc s'il faut parler de « buts », je peux dire que l'un d'entre eux serait d'apporter des éléments permettant de contribuer utilement à une histoire sémantique des notions politiques que l'on utilise couramment dans les sciences humaines et sociales. Pour reprendre une fois encore l'exemple constitué par le mot « État », j'ai tenu à mettre en évidence le fait, aujourd'hui largement oublié, que cette catégorie, considérée comme on ne peut plus légitime dans la mesure où elle désigne le sommet de la puissance publique et de l'édifice législatif, a été dès sa naissance marquée par la conscience très forte d'une réalité politique violente et illégitime. Notamment en raison de la généralisation de phénomènes d'appropriation privée des pouvoirs publics et donc de phénomènes de domination qui n'étaient plus caractérisables en termes de « chose publique » (*respublica*), mais qu'une logique de purs rapports de forces (le triomphe du « droit » des vainqueurs sur celui des vaincus) imposait de ne plus appeler « tyrannie ». C'est très probablement pour cette raison que pendant des siècles les juristes n'ont pas voulu de ce mot et qu'il n'est devenu une catégorie centrale du droit public qu'à partir du XIXe siècle. L'État, à l'origine, c'est en quelque sorte ce que devient la chose publique quand on réussit à faire accepter qu'elle est devenue chose privée, en quelque sorte la propriété personnelle (*dominium*) du prince. En fin de compte, ma conviction est que si l'on veut comprendre les réalités du passé il est indispensable de saisir les significations que les hommes de ce passé attribuaient aux mots qui servaient à dire ces réalités. C'est peut-être là le but principal de la philologie politique telle que je la conçois et pratique : le programme est donc au fond assez simple, mais sa mise en œuvre l'est beaucoup moins !